

Rémy Coulot

## *Du sang sur les mains*

### *Chap.1 : l'exécution*

- Nouvelle -

C'était un soir d'été, vers dix-neuf heures. Un soir orageux. Un de ces soirs électriques qui excitent les mêmes comme les jours d'hiver où la neige commence à tomber. Un de ces soirs où les fouineurs sortent leurs sales gueules, où les zonards investissent les lieux et les fouteurs de merde sillonnent les coins sombres.

Il y avait du monde ce soir-là. Owen était là, silencieux, comme toujours, avec sa grosse tignasse rousse. Jackie se tenait un peu en retrait, imbibé d'alcool et de drogue, le flingue encore fumant et le regard dans le vide. L'armoire à glace, tapis dans l'ombre, c'était « Z ». Z parce que ce grand black avait jamais voulu dire son nom, et il nous avait rejoint en dernier. Et puis dans les coups durs c'est toujours lui qui fermait la marche et couvrait nos arrières.

Tous ces gars-là étaient sous mes ordres. Mais on ne donne jamais d'ordres sans filer de pognon : ils tuaient pour moi, moi je les payais pour ça. Et moi-même quelqu'un me payait pour que je fasse flinguer des types. C'était comme une pyramide à plusieurs têtes, mais on ne savait jamais où elle s'arrêtait. Par expérience valait mieux pas trop lever la tête pour regarder les enfoirés d'au dessus pour pas avoir d'embrouilles. Moi je maîtrisais mes types et c'était déjà pas mal. Celui qui se trouvait tout en bas, l'index dans la gâchette, prêt à plier le doigt au moindre sursaut, celui-là devait en avoir du cran. Pour être un de ceux-là, fallait pas être un homme. L'humanité au placard, verrouillée, et la clef aux oubliettes. Et moi des types de cette trempe, j'en avais. C'est comme ça que fonctionnait ce foutu merdier, mais le système était rodé et il tournait. Et puis le jour où l'un de nous tournait plus, on ne lui donnait plus d'ordre, ni de fric. Ni rien d'autre d'ailleurs. Juste un pruneau dans la tête, en souvenir, et sans préavis ni papier cadeau.

Il y avait du monde ce soir-là. Trois cadavres à terre, encore tout chauds. Et moi j'avais du sang sur les mains.

Owen avait débarqué un beau matin, complètement paumé. On l'appelait Rosbif, parce qu'il était anglais et s'empiffrait de « sausages » le matin. Ce qu'il avait fait avant, on le savait pas et on voulait pas le savoir. Son passé à lui, il lui appartenait. Il aurait tué père et mère pour un billet de cent balles, et c'est pas qu'une expression. Il y avait une rumeur qui disait que Rosbif avait été abandonné alors qu'il venait à peine de pousser sa première

gueulante. Deux jours au fond de la puanteur d'une poubelle auraient pu le faire crever, mais c'était pas le connaître. On l'avait retrouvé à moitié mort, mais aussi à moitié vivant. La suite, c'est une famille d'accueil, un traumatisme inconscient, une crise d'ado chaotique et une haine farouche pour les adultes. Et surtout pour ses parents. Apparemment il arrivait pas à avaler la pilule, son malaise refaisait surface, et il accusait ses parents d'avoir essayé de l'abandonner, alors qu'ils l'avaient recueilli. Et puis un jour il a déraillé, il les a flingués, comme ça, un matin, comme une envie de pisser. Owen ne fut jamais soupçonné du meurtre, et d'ailleurs toute cette histoire c'était peut-être que des conneries, mais en tout cas ça faisait froid dans le dos. Fallait pas s'attendre à de grands sentiments avec Rosbif. Il y avait une autre histoire glauque qui le suivait, ce jour où il avait décidé de régler son compte à un vieux type, après une embrouille pas possible dont on n'a jamais su les détails. Sauf qu'Owen avait débarqué un soir chez lui et avait ligoté le gars au pied de sa baignoire, à poil. Et puis il avait remarqué un tatouage de scorpion sur l'épaule du type, alors il lui avait dit qu'il avait une minute pour prier, et une minute pour mourir. L'autre n'avait rien compris pendant qu'Owen lui débitait des insultes en anglais, et encore moins quand il lui expliquait comment il allait clamser : parce que le scorpion donnait la mort par sa queue, fallait la lui ôter. Le sort du malheureux fût vite réglé.

Si nous étions tous là ce soir, alors que la flotte commençait à tomber à grosses gouttes, c'était entre autres à cause d'une personne. Une seule. Une femme.

Clarisse. Cœur de mon cœur, couleurs de ma vie. Clarisse n'avait rien à voir avec nos affaires. Elle était simplement la femme que j'aimais, mais j'avais fini par croire qu'elle ne m'aimait plus. Alors au début, ces problèmes là, c'était ma vie privée, et rien d'autre. Mon sale boulot je le faisais sans rechigner, je touchais le fric et basta. Mais quand elle a commencé à traîner avec ce mec, les choses ont pris une autre tournure. C'était un gars ni plus jeune ni plus vieux que moi, débarqué de nulle part, comme un cheveu sur la soupe, et quand je demandais à Clarisse d'où il venait, elle me répondait d'aller me faire voir ailleurs, que j'avais pétié les plombs. On venait à peine de se séparer.

Avec mes gars, on bossait la nuit, dans l'ombre. Tuer en pleine journée c'était beaucoup trop risqué. Le reste de la journée je le passais à espionner les deux tourtereaux, ça m'obsédait, ça me filait des insomnies pas possibles, et j'avais fini par ne vivre que pour ça. Alors la nuit tombée j'y pensais encore et ça me bouffait. Je commençais à perdre ma vigilance. Et ne pas protéger ses arrières dans ce boulot, c'était se jeter dans le vide, faire soi-même le nœud avant de se pendre. A ce moment-là je savais que si je déconnais trop, j'allais crever au prochain tournant.

On était sur une affaire dégueulasse. Une histoire de drogue. La drogue, ça brasse un pognon monstrueux, et il y a des milliers de types qui en crèvent chaque jour. Mais moi j'étais dedans, et je fermais les yeux. J'empoçais le fric, comme tout le monde, et je fermais ma gueule. On avait trouvé une combine pour faire venir de la drogue en petite quantité au pays. Un plan bien rodé et bien huilé, qui roulait pas mal. Il n'y avait rien de plus simple que de trouver des gosses paumés dans les bas quartiers. Des orphelins qui vivent dans la rue, sans rien, avec juste un peu de talent pour fouiner dans les poches et tirer quelques biffetons. Et nous des billets on en avait. Alors on a chopé un petit malin, un débrouillard, et on le mettait au parfum. On lui payait des billets d'avion pour l'eldorado de la came, la Colombie, il partait seul, comme un grand, pour être accueilli sur place par un trafiquant. Et puis le lendemain, il reprenait l'avion avec quelques sachets bien planqués sur lui. A l'aéroport on avait réussi à mettre en place un gars à l'arrivée, qui couvrait le tout et faisait passer le gamin

facile. Et puis quand on sentait que le gosse était plus dans le coup, qu'il allait nous filer entre les pattes et tout cracher, on le refourguait aux réseaux de l'est, et du jour au lendemain on le voyait plus. Ce qu'il devenait c'était plus mon problème, trafic de gosse, trafic d'organes, prostitution, les mecs savaient quoi faire pour gagner du pognon. Et moi j'avais le mien. Jusqu'au jour où j'ai senti que le gars de l'aéroport commençait à flipper. Devait y avoir de la flicaille là-dessous, et fallait pas se faire choper. Alors j'ai donné mes consignes à Jackie, vite fait, sans trop réfléchir.

Premier macchabée de la soirée.

Jackie avait bien failli y passer plusieurs fois depuis le début. Des flics ripoux, il y en avait, mais Jackie c'était un monstre. Un malade de première, un allumé de la gâchette. Des mecs il en avait flingués dans sa vie. Sans lui on aurait pu tomber cinquante fois, mais à coup sûr il nous sortait d'affaire. Je sais pas comment le bougre se démerdait, mais à chaque fois il nous sortait des coups les plus rudes. Il fallait tout de même reconnaître qu'il avait du talent pour ça. Dans sa vie de flic je sais pas ce qu'il se passait, mais ça devait être un sacré bordel. Mais contrat sur contrat, il empochait mon fric pour arrondir ses fins de mois et arroser sa poule, et moi j'empochais le mien. Son truc à lui c'était le mystique. Les histoires d'enfer, de paradis, de purgatoire et tout ce merdier. Sa dernière folie, c'était avec ce petit dealer qui lui devait du fric. Apparemment le jeune était bourré de pognon mais il gardait tout pour lui et disait qu'il avait rien. Mais Jackie était malin, il savait très bien que le gosse racontait des salades. Alors un jour il l'a traité d'avare, et lui a dit qu'il allait payer pour ça. Trois jours plus tard, Jackie arrive à le choper et le ramène chez lui. Il était là pour réclamer son pognon, pour la forme, mais il savait très bien qu'il était venu pour le buter. Il y avait une histoire de supplice infligé aux avarés en enfer, qui était de couler de l'or fondu dans la bouche, une idée de malade qu'il avait lu on ne sait où. Bien sûr il n'avait pas d'or, mais il avait réussi à dégoter du plomb. Une véritable boucherie. Le pauvre type était déjà à moitié crevé avant que Jackie ne lui tire une balle dans le bidon. Il était reparti l'esprit tranquille, après avoir fouiné cinq minutes dans le réfrigérateur, l'air de rien. Dans le salon, le canapé était maculé de rouge et juste à coté, il y avait un cadavre étalé dans une marre de plomb, de chair fondue et de sang.

Je savais qu'il fallait se méfier de ce gars-là. Les mecs qui bossent pour toi, ils le font pas pour ta belle gueule, ils le font pour le fric. Celui-là, je savais qu'un jour ou l'autre j'aurai son flingue sur la tempe.

Moi je pensais à ma Clarisse, et dans mon dos j'avais l'impression que la mort commençait à flirter sérieux avec moi. Je sentais son souffle glacial me frôler la nuque, et ça me donnait la chair de poule. Fallait absolument que j'arrête mon délire où j'allais y passer. Pourtant rien à faire, c'était plus fort que moi. C'était qui ce type bon Dieu, qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui trouver ? Son nouveau mec était comme moi, il n'avait rien de mieux, c'était un pauvre type, ni plus ni moins, qui se ramenait de temps en temps avec des fleurs bon marché pour faire bien et savait pas préparer la bouffe. Et alors ? Clarisse voulait pas m'écouter. Elle avait fini par me dire que j'avais beaucoup changé ces derniers temps, et tout ça à cause de ce boulot de merde me bouffant le cerveau. Rien à foutre. De toutes façons, même si je ne savais plus trop ce que je disais, je n'avais plus rien à perdre. Mais plus je m'approchais d'elle, plus elle s'éloignait. Et puis un jour elle m'a enfin dit son nom. Ou je l'ai peut-être découvert, je ne sais plus trop. Ce mec s'appelait Dwight.

Au début j'étais plutôt lucide et je contrôlais pas trop mal la situation. Et puis petit à petit ça a vite dégénéré, à partir du moment où j'ai commencé à entendre des voix. Le soir j'étais clean. C'était complètement dingue de se sentir bien au boulot. Mais la journée c'était l'enfer. Les voix revenaient. J'observais Dwight se délecter de ma Clarisse, avec son sourire de faux-cul et son regard de pervers. Ce guignol commençait sérieusement à peser lourd sur mes épaules. Alors je me défoulais au boulot, la nuit, je libérais mes démons et donnais à ma haine tous les moyens d'exploser. Ça saignait. Mais après tout j'étais un bandit. Et quand on est bandit, on ne l'est pas qu'à moitié.

Il y a un mois, j'avais filé à Jackie et Z une mission coup de poing dans une grande banque de la ville. Z était parfait pour ce genre de boulot, et j'aurais jamais envoyé Jackie tout seul dans une affaire pareille, il aurait dérapé à coup sûr, alors qu'avec Z, le coup était porté là où il faut, quand il le faut. Sans bavures (façon de parler). Un gaillard aussi solide dans sa tête que dans son corps, c'était plutôt rare. Z était une force de la nature, sûr de lui, d'un calme à toute épreuve. C'est le seul type que j'avais vu stoïque au milieu d'une fusillade d'enfer, où dix gaillards balançaient leurs pruneaux sur un seul malheureux retranché dans une cabane, et le malheureux c'était lui. Z avait survécu. Il était le dernier vivant parmi les morts.

Sur ce coup-là tout avait été bien ficelé : valait mieux, pour un coup lancé en plein jour, car pour une fois, et on n'avait pas le choix. Tout avait été bien préparé, et Z avait ce talent de dominer Jackie et mettre au placard sa connerie. Ils avaient débarqué dans la banque, foutu à terre les trois ou quatre pecnots terrifiés dans un coin et avait récolté les sacs sans grabuge. Pas un coup de feu, pas un seul macchabée, des guichetiers au garde à vous, même pas une goutte de sueur sur la tempe ou un cil qui tremblote. Pas clair tout ça. Il y avait forcément un hic. Jackie avait commencé à flipper, il n'avait même pas eu à gueuler. Alors ils sont repartis la seconde d'après, Jackie devant, Z en marche arrière, comme d'habitude, le doigt sur la gâchette. Mais c'est dehors qu'on les attendait. Les flics étaient là, ils avaient attendus que mes deux fassent leur carnaval à l'intérieur pour les choper dehors. Les forces spéciales en plus, pas des amateurs. Mais mes types se sont pas refroidis, se sont pas faits cueillir comme des marguerites. Sur des coups tendus comme ça, il en fallait peu pour craquer, d'un côté comme de l'autre, alors les coups de feu sont partis tout de suite, en pleine rue, alors que les passants courraient dans tous les sens comme des gosses apeurés. Deux inconnus sont tombés en pleine course. Un flic y est passé aussi, plus un blessé qui hurlait dans un coin. Jackie avait reçu une balle dans l'épaule gauche, et sa mère avait pas eu d'autre idée que de le faire gaucher. Fallait se tirer vite fait et bien fait. Z l'avait chopé et ils avaient réussi, je ne sais pas comment, à se barrer. La suite, c'est une course-poursuite pas possible, des balles perdues, des sirènes dans tous les sens, des accidents à chaque coin de rue et des pare-brises en miettes. Ça avait duré une heure. Et au bout d'une heure, Z et Jackie s'étaient tirés. Me demandez pas comment. Jackie était vidé et pour la première fois de sa vie il était mort de trouille, trempé jusqu'aux os. Z commençait à croire qu'il n'était plus fait pour ce sale boulot. Le pire c'est que le lendemain, quelqu'un avait vidé la caisse. Envolé le fric. Notre planque avait été visitée, et sans qu'on s'en rende compte. J'avais les nerfs. Quelqu'un nous avait fait plonger dans ce coup foireux, et j'avais l'impression d'avoir encore la tronche dans l'eau, incapable de reprendre ma respiration. Aux dernières nouvelles j'étais pas encore de la poissonnade. Les spéciaux qui attendait à la sortie, plus le pognon envolé. Fallait retrouver le type à l'origine de tout ce merdier. Ce gars-là, il avait plus grand chose à vivre, c'était clair et net. Owen était chargé du boulot. Mais il fallait déjà qu'on se chope un

flic, juste pour se venger, comme ça, pour montrer qu'on existe et qu'on est pas encore crevés.

Deuxième macchabée sur l'asphalte.

Pendant tout ce temps, les voix continuaient à me harceler. Elles me faisaient croire que j'étais coupable de tout ce bordel sans nom. C'était le chaos total. Owen avait pas mis beaucoup de temps à retrouver le type lié à l'histoire de la banque : c'était Dwight. J'étais mort. Lui, qui traînait avec la seule femme de ma vie, celui qui me faisait mourir à petit feu chaque jour où je voyais sa face, lui il avait failli faire buter mes deux champions. Le monde est petit. Fallait croire qu'il était pas très futé pour pas mieux se couvrir. Le pauvre petit poucet, il avait semé ses cailloux jusque chez Clarisse, où on était sur le point de le cueillir. Tout ça c'était que de la folie, Clarisse était forcément dans le coup aussi. Elle avait du me balancer, tout simplement, pour se débarrasser de moi. Et Dwight n'attendait que ça, pour en finir avec moi, l'ex de Clarisse, et l'avoir enfin à lui tout seul. C'était facile, il fallait juste que Clarisse me fasse cracher le morceau sur cette histoire de banque. Et en prime, Dwight qui visite notre planque après la fête. Mais il y avait un malaise dans cette histoire.

Les voix me harcelaient, je n'entendais plus qu'elles. Si je ne faisais rien, Dwight allait tous nous buter, moi et peut-être même Owen, Jackie et Z. Fallait agir vite. Alors j'ai donné mes consignes, vite fait, sans trop réfléchir. « Retrouvez ce type, et faites-lui sa fête ». Et puis Clarisse aussi, tant qu'on y est.

C'était un soir d'été, vers dix-neuf heures. Un soir orageux. Un de ces soirs électriques qui excitent les mêmes comme les jours d'hiver où la neige commence à tomber. Un de ces soirs où les fouineurs sortent leurs sales gueules, où les zonards investissent les lieux et les fouteurs de merde sillonnent les coins sombres.

Il y avait du monde ce soir-là. Trois cadavres à terre, encore tout chauds. Et moi j'avais du sang sur les mains. Le troisième cadavre c'était moi, et le sang sur les mains, c'était le mien. Je me sentais partir, lentement, alors que tous ces enfoirés me regardaient crever. Pas de pitié pour moi, j'étais fini, pouvais plus bouger, je respirais à peine. Mon visage baignait dans une flaque chaude, et je voyais ma vie s'écouler contre le bitume. Il avait cessé de pleuvoir. Le ciel était rouge. Ou bien mes yeux étaient injectés de sang, j'en sais rien.

Clarisse était certainement encore en vie. Elle s'était démerdée pour leur expliquer ce merdier, que j'avais complètement pétié les plombs. Que tout ce que je racontais c'était qu'un pur délire. Une hallucination. Une vraie psychose. Il n'y avait pas de Dwight. Il n'y avait jamais eu de Dwight. Ou plutôt Dwight c'était moi, avec tout ce que ça voulait dire. Moi qui avais prévenu la police le jour de la banque. Et j'avais dépouillé notre propre planque.

Tout ça ils l'avaient compris avant moi. Jackie et Z se doutaient bien que ça ne tournait plus rond dans ma tête depuis un certain temps. Et je commençais vraiment à foutre le bordel avec mes conneries, fallait pas non plus que je déconne trop en faisant grincer la machine. Mais là j'avais franchi le point de non retour. J'avais creusé ma propre tombe, comme un con, et c'est maintenant que je m'en rendais compte. J'étais devenu complètement malade alors je ne dérogeais pas à la règle.

J'avais eu mon tour.

Juste un pruneau dans la tête, en souvenir, et sans préavis ni papier cadeau.